

Zeitschrift:	La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber:	Association des musiciens suisses
Band:	5 (1911-1912)
Heft:	4
Artikel:	L'immortelle Bien-aimée de Beethoven : l'orientation de recherches nouvelles : Thérèse de Brunswick et les archives de sa famille
Autor:	Boutarel, Amédée
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1068642

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 22.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Immortelle Bien-Aimée de Beethoven

L'orientation de recherches nouvelles.

Thérèse de Brunswick et les archives de sa famille.

La prétendue quatrième lettre de Beethoven à son Immortelle Bien-Aimée est une falsification. Il serait prématuré de s'indigner contre l'auteur de l'abus de confiance qui vient d'être commis ; peut-être n'eut-il pas l'intention de tromper ; dans tous les cas, il n'est pas démontré que la publication de l'écrit supposé lui doive être imputée. La cause est encore obscure, mais dès le premier instant, quelques-unes des expressions employées avaient frappé l'attention en éveillant la défiance. Le mot « *generalissimus* », introduit plaisamment beaucoup plus tard par Beethoven, dans une correspondance avec l'éditeur Steiner, la locution naïve, « un thème qui n'est pas mal », le vocable mythologique « ton abandonné de la déesse », semblaient peu d'accord avec le style du compositeur à l'époque de 1801 ; de plus, la différence de forme des caractères d'écriture, comparés à ceux des manuscrits d'une authenticité certaine, autorisait toutes les suspicions. La citation musicale, telle qu'elle est présentée, laissait aussi beaucoup à réfléchir. Si l'opinion a pu être égarée pendant un mois environ, c'est aux nécessités d'information rapide qu'il faut uniquement l'attribuer.

Nous voilà donc en présence d'un document sans valeur probante. Il n'en reste pas moins très significatif. Platon a ses apocryphes ; les Évangiles ont les leurs ; Shakespeare aussi les siens ; ceux de Beethoven commencent seulement à poindre. L'important est de profiter de la rumeur soulevée pour s'orienter définitivement. Les inlassables polémistes vont reprendre du champ, prêts à lutter de nouveau. Giulietta Guicciardi, Magdalene Willmann, Thérèse Malfatti, Amélie Sebald se partageront leurs préférences. Thérèse de Brunswick surtout aura des défenseurs de son sexe, et aussi des chevaliers pour arborer ses couleurs.

Thérèse de Brunswick !... Oui, nous aurions aimé à voir s'attacher à l'image lointaine de cette jeune fille, et l'accompagner dans nos souvenirs comme une pâle lueur d'étoiles éclairant le passé, la mystérieure auréole que Beethoven a mise au front de la belle inconnue de ses rêves, en lui donnant ce nom d'immortelle bien-aimée dont le prestige subsiste encore, et dont le charme intime ne paraît pas devoir finir.

Jusqu'à présent, le sentiment et les préférences personnelles ont prévalu sur les arguments de raison, lorsqu'il s'est agi de désigner la femme que Beethoven a honorée de son amour. On voulait un objet unique, la tendresse d'un aussi grand artiste ne devant pas s'être éparpillée ; on exigeait surtout un être sympathique, idéalisable, et Giulietta Guicciardi ne répondait pas à ce vœu. Chaque écrivain spécial, ayant effleuré ou approfondi le sujet, avait eu l'ambition de renouveler la matière. Les mieux intentionnés, je veux dire les plus sensibles, se flattèrent, avec une entière bonne foi, de découvrir une réalité conforme à leurs prédilections. Ils désignèrent sans preuves l'ange féminin doué d'une âme suffisamment ouverte et d'un cœur assez noble pour avoir entrevu sans crainte une existence de dévouement, d'abnégation et de sacrifice aux côtés de l'homme de génie, dans le calme et la paix d'un tranquille foyer conjugal.

Cette manière d'envisager la question de l'immortelle bien-aimée a pu être admise autrefois, faute d'un fil conducteur dirigeant nos pas sur la route. Il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis le 25 décembre 1910, grâce au curieux opuscule intitulé *Petites Amies de Beethoven*, dont les archives de la maison de Brunswick ont fourni la substance, nous possédons une chronologie des incidents auxquels a été mêlée Thérèse de Brunswick parallèlement avec Beethoven ; les relations de temps et de lieu nécessaires ne nous font plus défaut ; la voie est ouverte ; aux érudits maintenant de s'y précipiter.

Quant à nous, notre but est d'attirer l'attention des chercheurs sur une sélection de dates et de faits dont le contrôle minutieux s'impose tout d'abord. L'ouvrage signalé a paru en français. Nous n'en connaissons pas la traduction¹. Rédigé sans prétention littéraire et sans verbiage inutile, c'est comme une trame un peu aride, formée de branchages desséchés, mais à laquelle restent suspendus par intervalles des bouquets à demi fanés de verdure, de feuillage et de fleurs.

Nous entrerons dans le bois sacré des intimités familiales, pour surprendre les secrets de Thérèse. Si la jeune fille se trouve atteinte parfois en ses intimités virginales, du moins nous sommes assurés d'avance que le coin de voile soulevé indiscrètement ne l'obligera pas à rougir.

Dans le petit monde que nous allons entrevoir, les jeunes personnes élégantes et gracieuses ajoutent à leur prénom un diminutif et souvent un surnom. Thérèse, c'est Thesi ; sa sœur Joséphine Deym, c'est Pepi ou Pips ; sa plus jeune sœur Charlotte, c'est Lotte ou encore Roxelane. Suivons à présent la chronologie des faits.

Le 2 octobre 1802, Beethoven épanchait les tristesses de son âme dans le testament de Heiligenstadt. Quatre semaines après, Giulietta épousait Gallenberg. L'hiver suivant, Charlotte est à Vienne, chez Joséphine. Elle écrit à Thérèse, au sujet d'un air composé par Beethoven pour « Pepi » et lui en envoie une copie. Thérèse répond le 20 janvier 1803 : « Ton air fait mes délices. Le second jour je le savais par cœur. Je l'ai chanté et il fit fureur, mais nul n'en verra les notes. Mais, dites donc, Pepi et B...n, c'est quelque chose ! Qu'elle soit sur ses gardes ! Je crois que c'est pour elle que tu as souligné certains mots dans ton extrait. Son cœur doit te donner la force de rester chaste... triste nécessité, et la plus dure. » Le 10 novembre, Charlotte transmet à Thérèse « mille belles choses » de la part de Beethoven ; le 19 décembre, elle écrit : « Beethoven vient très souvent ; il donne des leçons à Pepi : c'est un peu dangereux, je l'avoue. » Deux jours après, Thérèse est à Vienne ; elle mande à son frère Franz : « Beethoven est presque chaque jour chez nous ; il enseigne Pips : *Vous m'entendez, mon cœur* »².

Vers cette époque, le comte Emeric Teleki recherchait la main de Charlotte. Thérèse aimait un jeune officier prénommé Anton, dont le nom était sans doute Battyanyi ou Urményi. Les deux sœurs se font des confidences : « Tout le reste n'est rien », commence Thérèse, « vivre et être aimé ! Sais-tu que Emy (Emeric Teleki) est un plus grand danger que Toni (Anton) ? Moi, j'ai écrit en badinant de tentation, mais toi, tu crains d'y succomber ; hé ? Y a-t-il quelque chose ? Dis-le-moi. Tu t'es extrêmement bien amusée au pique-nique ; est-ce avec la danse seule,

¹ Nous n'avons pas ce volume sous la main. Ne serait-il pas emprunté en partie à l'ouvrage de La Mara : *Beethovens Unsterbliche Geliebte. Das Geheimnis der Gräfin Brunsvik und ihre Memoiren* (Breitkopf et Härtel, 1909) ? (Réd.)

² La traduction française des fragments empruntés aux écrits de Thérèse ou de sa sœur Charlotte présente des incohérences que nous avons respectées. Nous ne sommes intervenu que pour faire disparaître quelques fautes d'orthographe et rectifier certaines tournures peu tolérables dans notre langue.

ou bien ?... A propos, faites-moi vite faire une paire de souliers blancs, taffetas fort, bleuâtre, et envoyez-les-moi par la diligence ; ils peuvent juste arriver jusqu'au 23, jour de la mascarade... Je t'embrasse. Aime ton Thesi ». Charlotte continue sur le même ton, en parlant à Thérèse de l'homme qui la recherchait : « *Pour toi seule*. Toni est de retour ; son cœur n'est pas changé. Ah ! ma chère, quelle joie pour le tien ! J'en partage tous les sentiments, mais je partage aussi et bien vivement la douleur que tu ressentiras en voyant contrecarrer tes plus chers souhaits... Je ne comprends pas la raison pour laquelle on vous sépare. Chère Thesi, pourquoi ne suis-je chez vous pour vous consoler. Oh ! comme je me réjouirais avec vous, si vous étiez heureuse avec votre Toni ! »

Ces innocentes amours nous conduisent jusqu'en 1805. Le mari de Joséphine est mort l'année précédente. Le 7 juin, Thérèse écrit à Franz de Brunswick : « Beethoven vient très souvent chez Pepi, et aussi Kleinheinz ; tous les deux composent un opéra. » En 1806, Charlotte épouse Teleki. A une fête, Thérèse se montre dans un rôle de veuve, menant deux orphelins par la main ; Joséphine personnifiant la Reconnaissance. En mai Beethoven insère cette phrase dans une lettre à Franz : « Embrasse pour moi ta sœur Thérèse ; dis-lui que je crains de devenir grand, sans qu'un monument d'elle y contribue. »

Ne sentons-nous pas la trace d'une mélancolie résignée à travers ces regrets de ne pouvoir associer aux géniales créations de l'artiste le souvenir suave et tendre d'une femme participante assise au foyer ? Ne devinons-nous pas une adoration qui côtoie le désir, dans ce baiser transmis par les lèvres d'un frère, dont Thérèse ne savoura que la délicieuse douceur d'amitié. Elle avait eu ses défaillances tragiques, la pauvre Thérèse, et s'était ressaisie. « Tant que Schiller et Beethoven écrivent, on ne doit pas souhaiter la mort », dit-elle après une crise de cœur. Cette seule parole suffirait à nous faire aimer son âme.

L'automne s'étendait prématûrement sur cette existence de jeune fille ; époque de rêveries mystiques avec des lueurs intermittentes de pure et sereine beauté. Thérèse avait largement dépassé ses trente ans. Elle refusait de se marier. La figure d'Anton s'éloignait pour toujours de ses pensées. Elle accourt pour recevoir et soigner maternellement un enfant de Charlotte qui va naître. Ce fut une fille ; on l'appela Blanche.

En 1810, Joséphine se remarie avec un aventurier nommé Stackelberg. Sa vie devint un calvaire. Elle eut trois enfants de cette seconde union. Son mari l'abandonna et les lui arracha malgré son cri de détresse : « Laissez-moi ces petits, je les ai mis au monde dans la douleur ».

Thérèse s'était vouée à l'éducation des trois premiers enfants de sa sœur, Beethoven lui avait dédié la jolie sonate en *fa dièse*, op. 78.

L'année suivante, elle écrit à sa mère : « J'apprends que Franz veut emmener Beethoven à Carlsbad ; c'est une très grande et conséquente bonne œuvre. » Solitude charmante, où perce le calme d'un amical souvenir.

Dans les papiers de Thérèse, on a trouvé une liasse portant ce titre tracé de sa main : *Mémoires de Cœur. Pas de roman*. Qui donc avait soulevé chez elle une nouvelle émotion d'amour ? Ce n'était pas le baron Charles Podmaniczki, dont elle découragea la recherche. « Je restais froide, assure-t-elle ; une passion antérieure avait consumé mon cœur. »

Chaque nuit, Thérèse conversait avec un mystérieux absent ; ses cahiers recevaient la confidence de ses ardentes ferveurs d'amour. Au milieu de ses insomnies, elle se levait et sa plume aidait à s'épancher ce qui débordait de son âme : « Je t'ai choisi parmi des millions d'hommes, Ludwig ; cent mille millions habitent la terre, mais ce n'est que toi que je vois, Ludwig. — L'est une lettre qui dit tant de choses : Leben, Licht, Liebe (Vie, Lumière, Amour) ! Ne souffre pas, Ludwig ! »

Ici, le lecteur tressaille et des larmes lui montent aux yeux. Un homme choisi parmi des millions d'êtres, un homme dont le génie a mis dans son œuvre des germes de vie intense, des rayons étincelants de lumière, des extases d'amour enivrant; le seul homme que l'on voie, le seul que l'on admire, que l'on invoque et que l'on aime, ah ! n'apparaît-il pas tel que l'a consacré sa gloire, et la vision n'est-elle pas saisissante ! Vie, lumière, amour, qui donc symbolise tout cela ? N'entendons-nous point retentir le nom que les générations proclament depuis plus d'un siècle, en l'enveloppant d'amour et d'immortalité ? Attendrons-nous que le ciel et la terre crient avec allégresse : Ludwig van Beethoven, l'élu de Thérèse était lui !

Non, l'élu de Thérèse n'était pas Beethoven.

Thérèse se sépara du fantôme qui l'avait hantée par ces lignes de renoncement, dont les dernières datent de 1820 : « Il y a déjà une année que je vois clairement que notre union est impossible. — La vie exige le sérieux : Adieu ! » Ce dernier adieu s'adressait au comte Ludwig-Wilhelm Migazzi, gentilhomme distingué qui s'était voué à l'étude des littératures orientales.

Le 1^{er} juin 1828, dans un faubourg de Budapest, Thérèse inaugura le « Jardin des Anges », une des premières crèches établies sur le continent. Elle publia plusieurs opuscules, *Esquisse des statuts de la Société nationale pour l'éducation précoce des enfants, compte rendu sur les crèches de 1830 à 1833*, etc. Un livre a paru à Pest en hongrois sous ce titre : *Thérèse Brunswick et l'éducation précoce* (1862); l'auteur a signé Joseph Rapos.

Blanche Teleki passa quelque temps à Paris, un peu avant 1848. Elle en rapporta un attachement passionné pour Michelet. Ayant entrepris de donner une éducation libérale aux jeunes filles hongroises, elle fut compromise pendant la période d'effervescence révolutionnaire, arrêtée au château de Palfalva et emprisonnée à Pest, dans la caserne appelée Neugebäude. Le procureur eut l'indignité de réclamer une condamnation en interprétant avec une odieuse mauvaise foi les sympathies généreuses de l'accusée. Pendant l'audience, on foula aux pieds toute délicatesse ; on lut certaines rêveries philosophiques de Thérèse, qui avaient été saisies.

Blanche fut traitée en criminelle. On lui octroya dix ans de prison. Le martyre qu'elle subit dans la forteresse de Kufstein, et la vue des misères d'autres infortunés, eurent pour effet d'exaspérer chez Thérèse les idées de révolte contre les injustices sociales. Toute sa fortune avait passé en œuvres de bienfaisance. Elle vivait dans un modeste logement près de la caserne maudite où sa nièce avait tant souffert. On lui apportait ses repas d'une auberge voisine et il lui arrivait de s'en priver pour les pauvres, faute d'avoir autre chose à donner. On la représenta en lithographie avec une orpheline appuyée sur ses genoux.

Elle mourut un an avant Blanche, en octobre 1861. Une seule fois¹ le nom de Beethoven se trouve dans son journal. Il est de l'écriture tremblante des pages de l'extrême vieillesse : « Beethoven a devancé son temps et le nôtre. Son époque ne l'a pas compris. Le Christ, sans comparaison. » Tels furent les mots consacrés par Thérèse à son grand ami Beethoven.

AMÉDÉE BOUTAREL.

¹ Ce ne serait pas absolument exact, pour peu que les « Mémoires » publiés par La Mara soient bien authentiques. V. l'ouvrage en question p. 63 et suiv. (Réd.)

